





# L'étrange Monsieur Jourdan

*DU MÊME AUTEUR*

Série « Au-delà du vortex »

- 1 - L'ÉTRANGE MONSIEUR JOURDAN
- 2 - LE LABYRINTHE DU TEMPS
- 3 - CELUI QU'ON NE VOYAIT PLUS
- 4 - INFINIMENT PETIT
- 5 - COLIN DES ÎLES
- 6 - L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR
- 7 - TRÉSOR DE GUERRE
- 8 - LE MAÎTRE DES ORAGES

**Michaël Barbieri**

*Au-delà du vortex*  
*Tome 1*

L'ÉTRANGE MONSIEUR  
JOURDAN



© Michaël Barbieri - mai 2016  
Éditions Librius  
11, avenue Jean Jaurès - Dijon, 21000

ISBN : 978-2-9557662-0-0  
Dépôt légal : novembre 2016

*« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »*

# I

## *Bourgogne, Juillet 1973*

Un soleil rasant commençait à faire scintiller la campagne. Les collines de loin en loin dessinaient comme des vagues et les creux entre elles baignaient dans une brume translucide.

Les pierres ocre du château prenaient une chaude couleur dorée sous les premiers rayons. Fièremment dressée sur son mamelon verdoyant, la forteresse semblait surgir entre les arbres dans cette éclatante aurore. De bon matin, elle toisait le monde depuis son éperon.

Trois pans de la colline étaient abrupts et rocheux. Le seul accès se trouvait sur le quatrième versant où une allée montait en pente douce entre des platanes séculaires. Elle venait mourir au pied d'un imposant châtelet, impressionnant verrou fortifié.

Les restes massifs d'une épaisse muraille cernaient des bâtiments disparates édifiés au fil des siècles. L'enceinte était ponctuée des ruines de puissantes tours aux solides bases demeurées intactes.

Si le village proprement dit était distant de quelques centaines de mètres, quelques maisons se serraient pourtant au pied du vieux rempart. C'est dans l'une d'elles que vivaient Antoine et sa famille.

Ce matin-là, le père d'Antoine enfourchait son vélo dans la cour gravillonnée devant la maison. Comme tous les jours, il jeta un coup d'œil en direction du château. C'était peu de dire qu'il était amoureux de ces vieilles pierres et ce n'était pas au hasard qu'il avait choisi d'acheter une maison ici, blottie dans l'ombre des murailles.

Depuis des années, il se battait pour réhabiliter l'édifice qui menaçait ruine. Le château était propriété de la commune et la mairie n'avait pas les moyens de l'entretenir. Aussi avait-il créé une association : « Les amis du château » dont il était le président. Toute son énergie était mobilisée à défendre un projet de restauration et d'ouverture au public.

Si son projet suscitait peu d'enthousiasme de la part du maire, il ne renonçait pourtant pas à essayer de le convaincre. Une tâche compliquée car les deux hommes s'entendaient peu. Ce n'était pas pour lui que le père d'Antoine avait voté et le maire ne l'ignorait pas.

« Tu as rendez-vous avec le maire ? lança Antoine en sortant de la maison.

— Oui, répondit son père. Et j'ai aussi quelques autres choses à faire. Je ne rentrerai pas avant ce soir. Tu vois tes amis aujourd'hui ?

— Bien sûr ! »

Colin et Jacques !

Les inséparables compagnons d'Antoine !

Tous les trois, ils étaient comme l'eau, l'huile et le feu. Tellement différents qu'on aurait pu croire que rien ne pourrait les lier. Et pourtant, ils étaient si complémentaires que leur improbable trio apparaissait comme une évidence. Ils s'étaient trouvés, servis par le destin qui avait choisi de fixer leurs naissances dans un même petit village, dans la même année 1960.

Et c'est naturellement qu'ils s'étaient unis en un petit



groupe indéfectible, comme des éléments chimiques éloignés parviennent à s'accoler pour former une nouvelle molécule.

Antoine, avec ses cheveux courts et bruns, son iris d'un marron profond qui tirait sur le noir, était l'intellectuel du groupe. Le plus cultivé mais aussi le plus stratège et le plus diplomate.

Colin était un incorrigible vibrion, aux yeux noisette et aux cheveux châains mi-longs. Allergique à toute forme de coiffure, il laissait ses mèches folles tomber sur sa nuque et sur ses yeux, prenant rarement le temps d'y passer une main pour y mettre un peu d'ordre.

Jacques, d'un blond ardent, avec ses yeux bleus et ses joues facilement rougissantes, lissait au contraire soigneusement ses boucles ondulées tous les matins. Malgré une distraction légendaire, il était étonnamment capable d'une magistrale concentration quand il s'agissait de démonter et de remonter à peu près n'importe quel engin mécanique ou électrique.

Depuis leur plus tendre enfance, ils étaient toujours fourrés ensemble. Cette belle matinée d'été n'échapperait pas à la règle.

« Je me demande quand même ce que vous pouvez bien faire de vos journées. Et surtout où vous disparaissiez pendant si longtemps ? », dit son père en s'éloignant lentement de quelques coups de pédales paisibles.

Antoine eut un sourire mais ne répondit pas. Ils avaient leur cachette, leur lieu clandestin, leur repaire... Et aucun des trois n'en révélerait jamais le secret à quiconque.

Entre eux, ils avaient un code : « Rendez-vous derrière les noisetiers ! » Un mystérieux message qu'ils étaient les seuls à comprendre.

Leur secret ? Il ne fallait pas aller le chercher bien loin puisqu'il se dissimulait au fond du jardin de la maison d'Antoine.

Ils en avaient fait la découverte, par hasard, il y a cinq ans. Depuis, ils taisaient jalousement cette merveilleuse trouvaille.



Le jardin s'adossait au rempart au pied de la grosse tour. Et là, dans le recoin des deux murs qui se rejoignaient, les trois amis avaient mis au jour la porte du paradis.

Derrière un enchevêtrement touffu de ronces et de buissons que nul n'avait songé à arracher, quelques noisetiers faisaient un paravent de leur branchage et de leur feuillage. Un rideau végétal juste assez épais pour cacher quelques parpaings de béton modernes qui n'avaient rien à faire là et qui obstruaient une ouverture.

C'était une porte qu'on avait murée, les trois amis en étaient sûrs ! Où pouvait-elle conduire ?

Il n'avait pas fallu longtemps pour que Colin file chercher une masse dans le garage du père d'Antoine et pour qu'il commence à s'attaquer au mur. Quand les moellons furent abattus, ils virent avec ravissement l'entrée d'un escalier.

« Je crois que c'est une poterne, avait dit Antoine, féru d'histoire.

— Une quoi ? s'était étonné Jacques.

— Une poterne ! C'est une sortie discrète et protégée si tu préfères. »

(...)

En l'espace d'un éclair, Colin s'était engouffré dans l'escalier malgré le noir qui y régnait. Tâtonnant contre les murs avec ses mains, il avait avancé dans l'obscurité, oubliant la prudence comme souvent.

« Fais gaffe où tu mets les pieds quand même. », avait tenté de le raisonner Antoine.

Ils avaient lentement grimpé, en file indienne, pour parvenir dans une sorte de cave voûtée. Il ne leur avait pas fallu beaucoup de temps avant de s'apercevoir qu'en accédant au sous-sol, ils accédaient à la fois à tout le château.

Et depuis, toutes leurs journées libres se passaient là, dans les vastes salles gothiques abandonnées, dans les salons décrépits du XVIIIème siècle, derrière les archères, sous les poutres des combles, dans les anciennes écuries,... Un immense et magnifique terrain de jeu réservé à leur usage exclusif, dont ils étaient les seuls à connaître l'entrée secrète.

Un château pour eux tout seuls. Leur château !

(...)

Depuis leurs huit ans, ils avaient parcouru les couloirs délabrés, les salons fatigués, les souterrains obscurs. Ils en connaissaient les moindres recoins. Plus jeunes, ils y avaient été chevaliers, explorateurs, archéologues, voleurs, mousquetaires,... Ils avaient dégagé des accès, renforcé certains murs affaiblis,...

Et ils s'étaient douillettement installés dans l'une des deux cuisines où peu à peu, ils avaient établi leur campement secret, doté de tout le confort.

(...)

A l'exception de quelques chaises branlantes récupérées ici ou là, il leur avait été impossible d'y transporter des meubles. La poterne des noisetiers, et surtout l'escalier qui lui faisait suite, ne permettaient pas de faire entrer des objets trop volumineux. Ils s'étaient donc pas

à pas construits eux-même leur mobilier. Arpentant la campagne environnante, ils avaient pillé les vieilles planches de granges abandonnées – elles ne manquaient pas dans les alentours –, récupéré tout un bric-à-brac de ferrailles et d'objets rouillés, subtilisé discrètement au père d'Antoine des outils, des clous et des vis...

Tout un appartement garni de tables, chaises, fauteuils, bancs avait surgi entre leurs mains adroites. Dans un coin de la pièce, ils avaient assemblé trois lits pour venir camper les soirs d'été.

Grâce à la passion de Jacques pour la mécanique et les montages électriques, ils étaient parvenus à s'équiper d'un ingénieux système d'éclairage. Ils avaient glané de vieilles lampes de vélo qu'ils avaient suspendues au plafond. Jacques les avaient montées en série et reliées à un groupe de dynamos, récupérées elles aussi. Le tout se branchait sur un antique vélo sans roue avant, fixé en l'air par une potence. Les trois garçons se relayaient pour pédaler quand le besoin de lumière se faisait sentir.

(...)

Leur décor se complétait de nombreux ustensiles de cuisine, vaisselle dépareillée et bouilloires cabossées, et même de quelques bibelots, rangés sur des étagères qui couraient tout autour de la pièce. Pour ajouter à leur confort, Antoine avait cédé son poste de radio portable.

« Prends-en un à pile, avait râlé Colin. On va quand même pas pédaler pour écouter de la musique ! »

Ainsi équipée, leur cachette secrète était habitable à toutes les saisons et rien ne les empêchait d'y passer tout leur temps. C'était leur cabane de luxe, c'était là qu'ils se retrouvaient chaque fois qu'ils se disaient : « Rendez-vous derrière les noisetiers ! »



Le maire était un vieux monsieur un peu bedonnant. Son gros nez était orné d'une moustache blanche jaunie par le tabac et sa face était rougeaude.

C'était un brave homme de cultivateur mais qui n'entendait rien à l'idée de patrimoine. Pour lui, le château était juste une trop lourde charge pour la commune.

« J'ai une mauvaise nouvelle ! », dit-il, légèrement enfoncé en arrière dans son fauteuil.

Le père d'Antoine se tenait debout devant le bureau. Il fronça les sourcils.

« La mairie a décidé de vendre le château à un particulier. Écoute... Franchement, ton projet... Trouver des bénévoles pour retaper ces vieilles pierres... Et faire visiter ce tas de ruines... Qui viendra dans notre village perdu pour visiter des murs lézardés ? Soyons sérieux ! Tu sais bien que ton projet n'est pas sérieux. »

Une colère froide s'emparait lentement du père d'Antoine. Comment le maire avait-il pu brader la mémoire de tout le village ? Le monument n'était pas seulement un bijou d'architecture mais il était aussi le livre de pierre qui racontait toute l'histoire du bourg. Sur ses murs, on pouvait lire le passé de leurs ancêtres depuis des siècles.

« Crois-moi, c'était la meilleure solution. Le château tombe en miettes. Un jour, il finira par y avoir un accident. Non seulement les travaux ne seront plus à notre charge mais en plus, le nouveau propriétaire viendra payer des impôts chez nous. C'est tout bénéf' pour la commune. »

« Tout bénéf' ! Tout bénéf' ! » Voilà la seule chose à laquelle il pensait. Faire entrer de l'argent dans les caisses quand on lui parlait de sauver l'héritage de leurs aïeux.

« Et puis, tu pourras peut-être t'arranger avec lui pour organiser des visites guidées... Qui sait ? »



Comme prévu, Jacques et Colin avaient rejoint Antoine dans la matinée.

(...)

Puis, ils avaient filé « derrière les noisetiers ».

Et désormais, en cette fin de matinée, ils étaient occupés à jouer aux cartes.

Poussé par son estomac, Jacques avait commencé à mettre les pommes de terre à cuire sous la cendre et il commençait à envisager sérieusement de griller les saucisses.

Colin, basculé en arrière sur sa chaise, les deux pieds sur la table, regardait son jeu avec concentration.

Antoine, assis sur le banc face à lui, grommela :

« Encore une partie qui s'annonce mal pour moi. »

A ce moment, le bruit de freinage d'un lourd camion attira leur attention. Il fut rapidement suivi de plusieurs autres.

« On dirait qu'il y a une caravane de camions sur la route en contrebas, dit Antoine. C'est curieux, il n'en passe presque jamais. »

Quand il entendit le crissement suivant, Colin eut un mouvement rapide pour faire reposer les quatre pieds de sa chaise au sol.

Ce bruit-là...

Il n'osait pas croire à ce qu'il lui avait semblé entendre.

« Quelqu'un est en train d'ouvrir le portail du château. », souffla-t-il avec appréhension.

Sans un mot, les trois garçons s'étaient levés d'un même bond. Ils couraient maintenant à travers les longues salles, gravissaient des escaliers quatre à quatre et fusaient dans les couloirs qu'ils connaissaient si bien. Parvenus au premier étage du corps de logis principal, ils glissèrent leurs regards par les fentes des volets de bois. Depuis leur poste de guet, ils voyaient parfaitement la cour d'honneur, suivie de la basse-cour et dans son prolongement le châtelet d'entrée encadré de ses deux tours rondes.

L'énorme vantail de bois qui fermait la porte fortifiée glissait lentement vers l'intérieur dans une fanfare de grincements et de couinements.

Quand le passage fut ouvert, une DS noire pénétra dans la cour, suivie de plusieurs camions dont les lourdes roues écrasèrent sans ménagement les hautes herbes et saccagèrent les fleurs sauvages.

La DS continua de rouler jusqu'au pied de la tourelle d'escalier où elle s'arrêta. Un homme en sortit. D'un geste bref, il fit signe aux camions d'avancer à sa hauteur. Muni de lourdes clés, il s'avança vers la porte d'entrée du corps de logis.

Les trois garçons eurent un frisson. Ils comprirent en même temps que leur monde s'écroulait. Quelqu'un avait acheté le château et venait s'y installer !